

Ligue française de l'enseignement. Correspondance hebdomadaire de la Ligue française de l'enseignement. N° 550, 1er avril 1918.

Numéro d'inventaire : 1979.37406.3

Type de document : imprimé divers

Imprimeur : Drevet et Drevet Veuve et Fils

Date de création : 1918

Description : Feuille de journal pliée.

Mesures : hauteur : 498 mm ; largeur : 654 mm

Notes : Plusieurs articles dont un relatant une "conférence d'éducation générale" faite par Ferdinand Buisson et René Viviani, le vendredi 25 février 1918.

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

Activités sociales, syndicales, politiques des élèves, étudiants, enseignants

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 2

REVUE FRANÇAISE D'ÉDUCATION

N° 550 — 1^{er} Avril 1918

CORRESPONDANCE

Abonnement : 3 francs par An.

Bureaux de la Ligue : 3, Rue

Cette Correspondance est envoyée gratuitement, le Samedi de chaque
Les Sociétés sont priées d'afficher ce Bulletin à

LES JOURNÉES d'Alsace-Lorraine

Constitution du Comité d'organisation

Le Jeudi 7 mars, à 4 heures 1/2, s'est réuni pour la première fois, à l'Hôtel de la Ligue de l'Enseignement, le Comité nommé par le Bureau du Conseil général, chargé d'organiser les journées d'Alsace-Lorraine dont nous avons parlé dans la dernière Correspondance hebdomadaire.

M. Léon Robelin, secrétaire général, présidait :
Assistants à la séance :
Mme Jules Ferry, Mme Marcellin-Pellet, secrétaire générale de l'Association de l'Alsace-Lorraine ;
MM. Baume, président de l'Association générale d'Alsace-Lorraine ; Vuillaume, Président de la Société des Patriotes de la Moselle ; Armbruster, président de l'Union Amicale d'Alsace-Lorraine ; Reinhold, Président de la Ligue d'Alsace-Lorraine ; Schimner, Walter, Président de la Société de Secours Mutuels des Alsaciens-Lorrains ; Audier, Président de la Ligue Républicaine d'Alsace-Lorraine ; Maurice Bonnard, Nissen, Président de la Société de Prévoyance et de Secours Mutuels des Alsaciens-Lorrains ; Sansboeuf, Président de la Fédération des Associations Alsaciens-Lorrains ; Philippou, Président de la Renaissance française de l'Alsace-Lorraine ; le Baron Dietrich, Président de l'Effort Alsacien-Lorrain ; Kuss, le Professeur Vélain ; le Capitaine Friedel, Directeur du Musée pédagogique ; Maurice Boucher, Plézier, Frédéric Rigamont, artiste peintre ; Lantz, Meister, Administrateur militaire de l'Alsace ; Robert César-Franck, préparateur à la Sorbonne ; Eugène Weill ; Raymond Rocklin, Président des Amis de Lorraine ; Max Baumer, attaché à la Commission des Monuments historiques ; Albert Carré, Administrateur général de la Comédie Française ; Georges Dietz, ancien adjoint au Maire de Strasbourg ; Henri Barcher, Maire du XX^e ; Lévy Brühl, Président des Enfants de Metz ; Capitaine Fritsch, Capitaine, magistrat ; Paul Vignette, ancien rédacteur en chef du « Mensin » ; Capitaine Georges West, député de Metz ; Bauer, secrétaire de l'Alsacienne ; Julien Tiersot ; Denis, Professeur à la Sorbonne ; Petit-Gérard, artiste peintre ; Léon Auscher, Administrateur du Touring-Club ; Ferry, Secrétaire général de l'Union des grandes associations françaises ; Ripault, Président de l'Union des Jeunes républicains ; Paul Gers, banquier ; Haeseler-Stehelin, Conservateur du Musée des Arts décoratifs de Mulhouse ; Herrenscheidt.

N'ayant fait aucun :

MM. Emile Hinzelin, Président de la Société Eckmann-Gilman ; Jules Siegfried, député ; Mme Jules Siegfried ; MM. Vilmoth, Henri Roger, Félix Aloy, Gustave Bloch, Sylvain Lévi, Bouglé, Noël, Député de Verdun ; Rodolphe Reuss, Schmidt, député des Vosges ; Capitaine Laboue, Capitaine Laurent-Athelin.

M. Léon Robelin, en ouvrant la séance, a prononcé l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,
Avant la guerre, la Ligue de l'Enseignement organisait chaque année, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, un vaste congrès où étaient discutées les questions d'éducation populaire qui présentaient un intérêt national et qui tenaient en haleine l'opinion publique.

Depuis la guerre ces congrès n'ont plus eu lieu, mais la Ligue n'a pas renoncé pour cela à mettre en mouvement l'opinion.

En 1916, elle a tenu à Paris une conférence d'entente éducative à laquelle ont participé des délégués venus de tous les départements ainsi que des nations alliées. Des sujets qui donnent matière à de graves préoccupations y figuraient à l'ordre du jour : les orphelins de la guerre, l'éducation professionnelle après la guerre, la préparation de la vie économique après la guerre.

En 1917, elle a ouvert dans cette maison une exposition de l'école à la guerre qui a présenté une documentation incomparable par les rapports innombrables qui lui ont été transmis de toutes les provinces et qui s'est terminée par un hymne à la science, l'inauguration de monument Marcellin Berthelot.

En 1918, la Ligue veut allumer un grand brasier en l'honneur de l'Alsace-Lorraine.

La Ligue de l'Enseignement, vous ne l'ignorez pas, a été fondée en 1866, en Alsace, par Jean Macé, dans le petit village de Bellenheim d'où devait partir la guerre contre l'ignorance. L'Alsace était vraiment une terre prédestinée pour servir de point de départ à une campagne comme celle-ci. On se souvient de ces cartes de France dont les départements étaient teintés en couleur d'autant plus foncée qu'ils comptaient plus d'illettrés. Or, en 1866, l'illettré était complet dans l'ouest. C'était la nuit profonde : la Finistère comptait en effet 38 000 d'illettrés, le Morbihan 34 000, mais au fur et à mesure qu'on s'avancait vers l'est, la lumière filtrait insensiblement : l'Orne, la Sarthe ne comptaient plus que 22 000 d'illettrés. Le jour se faisait peu à peu : voici la Seine avec 9 000, la Meuse avec 7 000 d'illettrés. Puis tout à coup une trouée blanche : c'était l'Alsace avec 2 000 seulement d'illettrés.

La Ligue de l'Enseignement, fille d'Alsace, est bien qualifiée vraiment pour revendiquer le droit, dans les heures que nous traversons, de plaider une cause qui nous est chère entre toutes les causes.

Une agitation en faveur de l'Alsace-Lorraine doit être entreprise d'une façon continue, méthodique, et doit s'intensifier de jour en jour. La manifestation inoubliable, historique, qui s'est déroulée le 1^{er} mars dernier à la Sorbonne et dont le retentissement a dépassé de beaucoup nos frontières, a soulevé la première cloche de cette campagne. Comme le disait si éloquemment M. Paul Deschamps, la question d'Alsace-Lorraine n'est ni militaire, ni politique, ni territoriale, c'est une question de droit et de moralité, c'est une religion en un mot et c'est pourquoi elle est devenue en quelque sorte un problème universel.

La réintégration de l'Alsace-Lorraine dans le sein de la grande famille nationale ne sera pas seulement une satisfaction pour tous les français, ce sera encore le gage de l'affranchissement des nationalités opprimées, la revanche de la justice, le triomphe de la liberté.

Ce qu'il faut qu'on dise, qu'on écrive et qu'on affiche, ce qu'il faut qu'on répète non pas une fois mais cent fois, ce qu'il faut qu'on sache, c'est que la présente guerre doit rendre et perdurer purement et simplement, sans transaction d'aucune sorte,

l'Alsace-Lorraine à la France. Elle la lui rendra sans plébiscite. Les Alsaciens-Lorrains ne peuvent admettre que leur qualité de français soit mise en question. Par leurs déclarations solennelles des 1^{er} février et 1^{er} mars, leurs représentants ont proclamé en 1871 que leur droit était inviolable. Ni le traité de Francfort d'ailleurs déchiré par l'Allemagne elle-même en août 1914, ni les quarante-quatre années passées sous la domination allemande n'ont porté atteinte à ce droit imprescriptible, il subsiste intégralement et il n'a plus besoin d'être couronné que n'a besoin de l'être le grand principe qui domine la guerre, le principe même du droit.

Mesdames, Messieurs,
La Ligue de l'Enseignement veut, pendant quinze jours consécutifs, créer une agitation autour de l'Alsace-Lorraine. Comment ? D'abord en ouvrant dans cet hôtel, la maison de Jean Macé, un musée où l'Alsace-Lorraine sera évoquée dans tous ses domaines : historique, géographique, ethnique, archéologique, commercial, industriel, artistique, littéraire, philosophique, social ; ensuite en organisant des conférences accompagnées d'auditions, de projections, de représentations des manifestations extérieures, de défilés patriotiques.

Que diriez-vous par exemple d'un grand cortège qui se déroulerait de l'Arc de Triomphe à la Place du Carrousel auquel participeraient des délégués de toutes les associations d'Alsace et de Lorraine, des sociétés de préparation militaire des vétérans et des combattants de 1870 et 1871, de toutes les sociétés patriotiques, des enfants des collèges et des lycées de Paris. Voyez-vous l'impression que produirait par les centaines de milliers de personnes accourues pour voir un tel spectacle, la vision inoubliable de ce pèlerinage accompli sur cette voie sacrée de la gloire et du souvenir. Et quelles strophes émouvantes, quel cortège pourrait faire sur ce prestigieux parcours où l'on rencontre les statues de Lafayette, Gambetta, Foch, Jules Ferry, Strasbourg ?

Et ce n'est pas seulement à Paris que nous voulons créer cette agitation, mais en province aussi. Par les comités que la Ligue possède dans tous les départements, elle est en mesure d'agir simultanément.

Il faut que le même jour, à la même heure, des cortèges semblables aient lieu dans toutes les villes de France. On s'agitera ici et là à travers le pays sacré. Il n'est pas de ville qui n'ait son monument patriotique érigé en l'honneur de ceux qui sont morts pour le pays. Combien de cités s'enorgueillissent de posséder la dépouille d'un grand français ! On réimera ces deux pôles par un lien symbolique. Il faut que partout les âmes vibrent au même diapason.

Nos projets sont agités comme vous le voyez, mais nous sommes ambitieux parce que vous êtes avec nous.

Je vous salue au nom de la Ligue de l'Enseignement tout entière et je vous remercie de la collaboration précieuse que vous voulez bien nous apporter. Chacun de vous représente une force et chacun de vous nous a autorité.

Grâce à vous, les jours que je viens très rapidement de vous exposer deviendront, j'en suis certain, une réalité vivante. Honneur à vous, qui avez accompli cette grande œuvre vraiment digne de vos talents, de vos activités et de vos efforts !

Après une discussion générale à laquelle ont participé Mme Jules Ferry, Marcellin-Pellet, MM. Armbruster, Philippou, G. Weill, Sansboeuf, Regamont, Albert Carré, quatre sous-commissions ont été constituées : Musée, Conférences et représentations, Manifestations extérieures, Propagande en province.
En principe, le Comité a décidé que cette quinzaine aurait lieu du 13 au 27 juin.
La séance est levée à cinq heures 1/2.

LES SOUS-COMMISSIONS

Les sous-commissions indiquées ci-dessous se sont réunies à l'Hôtel de la Ligue de l'Enseignement, les Jeudi et Samedi 21 et 23 Mars. Elles ont été ainsi constituées :

Président : M. Philippou,
Vice-président : M. Petit-Gérard,
Secrétaire : M. Lantz.

Sous-commission des conférences et représentations
Président : M. Armbruster,
Vice-président : M. Bonnard,
Secrétaire : M. Ripault.

Sous-commission des manifestations extérieures
Président : M. Wilmont,
Vice-président : M. Fischer,
Secrétaire : M. Piquet.

Sous-commission de la propagande dans les départements
Président : M. le baron Dietrich,
Vice-président : M. Eugène Weill,
Secrétaire : M. Max Baumer.

NOS CONFÉRENCES DE L'HIVER 1917-1918

PREMIÈRE SÉRIE

Feuilletons parlés du Lundi de M. Camille Le Senne

Durant le mois de Mars, M. Camille Le Senne, a traité les sujets suivants :

Lundi 4 Mars. — La Robe Rouge de Brioux.
Lundi 11 Mars. — Othello de Shakespeare.
Lundi 18 Mars. — La Samaritaine d'Edmond Rostand.

Voici l'appréciation du journal La France sur la conférence du 4 mars :

Il n'est pas douteux que la Robe Rouge occupe et doit garder une place à part dans le répertoire de M. Eugène Brieux. Elle s'apparente à plusieurs des œuvres maîtresses d'Emile Augier, de Dumas fils, de Paul Hervieu, consacrées à la réforme du Code. Peut-être même est-elle plus courageuse, car, suivant la remarque de M. Camille Le Senne, dans sa brillante conférence de la Salle Récamier, dont le succès a été considérable et méritait d'être, « l'auteur ne s'allège pas seulement à des textes, à des articles

du Code. Par delà, et par dessus la lettre écrite, il déclare la guerre à des personnalités réelles, aux mauvais juges. » Et c'est une audace qui a suscité, qui suscite encore, bien des colères, singulièrement honorables, pour le dramaturge.

Applaudissons qu'il y a une contre-partie non moins glorieuse, celle de l'approbation non moins vigoureuse, donnée à la thèse de M. Brieux dans le domaine de la haute magistrature comme dans celui du barreau. En ce qui concerne ce dernier, M. Camille Le Senne a rappelé, au milieu des applaudissements, une page élogieuse où M. Emile de Saint-Auban, après s'être rallié aux critiques dirigées par M. Brieux non seulement contre les lacunes du Code de procédure criminelle mais contre les imperfections de certains juges, conclut ainsi : « A ceux de qui dépendent notre honneur et nos libertés on ne rappelle jamais trop les gravités de leur terrible tâche : il faudrait que, toujours, en revêtant sa robe, celui qui instruit, qui requiert ou qui juge, ait présente à la mémoire la phrase de Lamennais : « Quand je pense qu'il y a des hommes qui osent juger des hommes, je suis épouvanté et un grand frisson me prend. »

Le conférencier de la Ligue de l'Enseignement a rappelé aussi un important article de M. Fabreguettes, conseiller à la Cour de Cassation, où sont précisées les réformes de détail qui seraient la conséquence logique d'un examen impartial de la Robe Rouge et qui insiste sur ce point particulier : « L'instructeur ne devrait jamais sortir de son cabinet pour aller conférer avec les membres du ministère public qui ne sont pas ses chefs » et demandant aussi que la nomination du juge d'instruction, faite pour une durée strictement limitée, émane du tribunal tout entier. Le magistrat instructeur, une fois investi, ne serait point révocable en cette qualité à moins d'avoir conformation de la Chambre d'accusation, du procureur général et du premier président. La proposition mérite d'être étudiée... après la guerre. Son adoption garantirait l'indépendance du juge. Elle aurait aussi pour résultat de s'opposer à la routine et à l'endurcissement professionnels.

Les principales scènes de la Robe Rouge ont été interprétées avec beaucoup de conviction et de puissance par Mlle Sida, une ardente et vaillante Vanetta, également applaudie dans les passages de force et dans les « couplets » de sentiment et par M. José Roland, de l'Odéon, qui a composé avec un art très sûr, une émouvante progression, le personnage d'Elcheper, rusant à l'aveugle devant le juge d'instruction, mais d'une sincérité poignante dans la scène où il déclare à Vanetta qu'il la déteste et la aime. M. Louis Martin a très adroitement interprété Mouron. Le succès de M. José Roland a été, dans les modestes conditions de la salle de la Ligue, un véritable triomphe. L'Alsacienne qu'il a merveilleusement détaillé.

A l'issue de la conférence du 18 mars qui terminait la série des Feuilletons parlés pour l'hiver 1917-1918, M. Léon Robelin, au nom de la Ligue de l'Enseignement, a remercié M. Camille Le Senne, d'avoir procuré à nos auditeurs, dix-huit fois consécutives de grande joie, de l'esprit qui sont en même temps, un triomphe de l'âme et il exprime le vœu que bientôt une autre couplet que celle de la Salle Récamier vienne récompenser les travaux, les efforts et le talent du maître de la critique.

DEUXIÈME SÉRIE

Conférences Patriotiques

Mercredi 20 Février 1918

La Houille, le Minerai et la Paix du Monde

Le problème de la houille est devenu le problème essentiel dans la guerre actuelle. On a dit souvent que cette guerre était une guerre de matériel. Mais le matériel n'est pas tout. Il faut les matières premières pour la fabriquer. C'est pourquoi de vue les puissances industrielles de l'Occident sont nettement inférieures aux puissances centrales. Elles n'ont pas assez de combustible. L'Italie n'a presque pas de houille, le Portugal non plus. Le bassin houillier franco-belge est, pour les deux tiers, aux mains de l'ennemi. La France ne produit plus guère que 22 millions de tonnes de houille par an, un peu plus de la moitié de sa consommation en temps de paix, un peu moins de la moitié de sa consommation en temps de guerre. La Russie, n'en parlons pas. Reste l'Angleterre, ce bloc de houille. Avec ses 275 millions de tonnes annuelles et ce qui reste de la production française, elle dépasse de 50 millions environ, la production allemande. Est-ce suffisant et le problème du minerai n'est-il pas anéanti. Par suite de l'occupation par l'Allemagne des merveilleux gisements du Luxembourg, de Belgique et de Lorraine, la production des pays de l'Entente était inférieure de 23 millions à la production des Empires centraux avant l'entrée en guerre des Etats-Unis qui viennent heureusement compenser en art de la dette.

Tous ces problèmes qu'a étudiés magistralement devant nous M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, dont le succès fut des plus vifs.
Sa conférence sera publiée in-extenso.

Mercredi 27 Février 1918

La Victoire du Droit et la Désannexion de l'Alsace-Lorraine

M. Emile Hinzelin a recueilli les succès habituels qu'il obtient devant nos auditeurs et parlait, avec sa flamme et son talent, de raisons que nous avons de croire dans le Triomphe du Droit. Il résume tous les motifs qui nous assurent cette victoire : Effort des alliés, mort de nos soldats, puissance de notre armement, le temps qui travaille pour nous.

L'Allemagne pour s'en tirer ne compte plus à présent que sur sa propagande. Elle a réussi à attirer la Russie et à dire que 200 Lénine coûtent moins cher qu'un mois de guerre.

Notre race clairvoyante, expérimentée et vaillante d'aujourd'hui nos pères allemands comme nos soldats ont su arrêter leur invasion. Contre notre race inculte et vaillante les mensonges allemands ne prévaudront pas.

Si jamais une pensée de défiance venait plisser notre front, songez aux soldats de la France et à l'avenir de nos fils et de la Patrie.

Le conférencier cite les six lignes caractéristiques de M. Wilson :

L'ENSEIGNEMENT

HEBDO MADARE N° 550 — 1^{er} Avril 1918

Récamier, PARIS (VII^e Arr.)

Téléphone : 707-32

maine, à toutes les Sociétés adhérentes à la Ligue de l'Enseignement
sur Siège social et en bonne place (à l'intérieur)

Si en 1871, on n'avait pas laissé prendre l'Alsace-Lorraine, les Allemands n'auraient pas eu la Belgique.
L'Alsace-Lorraine rendue à la France sera la consécration du Droit restauré. Je ne veux pas que les fils trébuent au charnier où s'abattent les pères.

Après avoir montré que les Boches préparent déjà la prochaine guerre, le conférencier termine par une superbe envolée poétique : Parlant de nos chers morts, il dit :

Ils tiennent leurs yeux pleins de gloire
Fixés sur nos yeux pleins de pleurs.
Si nous fléchissons.

Ces yeux se chargeront de haine et de mépris

Mais non, la France tiendra.

Et les martyrs seront les triomphes.

Car tu ne seras plus une vaincue, à France !

Ton drapeau flottera bien haut et

Le monde te rendra la paix, la première.

Cette péroraison est saluée par une triple salve d'applaudissements.

Mercredi 6 Mars 1918

Les Enfants Héroïques pendant la Guerre

Ce fut une causerie délicate pleine d'humour, et nous fit Jean-Bernard qui est un de nos plus vieux figures et qui, aux côtés de Jean Macé et d'Emmanuel Vaucher, remplit autrefois l'illustre ligue pour faire triompher la cause de l'Instruction obligatoire. Voilà plusieurs hivers qu'il nous prometait de venir mais il n'avait jamais eu le temps de réaliser son projet qui était le nôtre. Pendant une heure il nous a présentés une gerbe d'anecdotes relatives à l'histoire des enfants pendant la guerre. Il nous a raconté de ces mots d'enfants à l'empereur pieux qui font jaillir les larmes de nos yeux. Le conférencier nous a cité le passage d'un livre, *Souvenirs d'une Parisienne* que vient de publier la maison Berger-Levrault. C'est le récit émouvant d'un voyage de Mme Broussier en Belgique. Conversation entendue dans un tramway de Bruxelles :

« Un officier s'adressait à un petit garçon :

— Comme tu es joli, mon enfant ?

— ?

— Quel âge as-tu ? J'ai un petit frère qui a des cheveux blonds et bouclés semblables aux tiens.

— ?

— Mon petit-frère a cinq ans. Me permets-tu de l'embrasser ?

— Cette fois l'enfant répond :

— Oh ! non ! c'est impossible ; c'est toi à ton âge !

Mme Broussier ajoute :

« Le vieil officier se détourne. Il a des larmes pleines les yeux. »

« Pourra-t-il jamais embrasser Ludwig sans que lui revienne à l'esprit la rigueur vengeresse de l'orphelin. »

Les heures tragiques que nous vivons ont été inscrites à tous ces petits, un esprit nouveau de fermeté, de courage et de résolution que nous ne pourrions pas. Rappelez-vous le premier cri de cette fillette, qui était la jeune fille d'un homme, au moment de la visite des larmes en 1914 : « Surtout, ne dites pas à maman que c'est grave ! » Cette énergie se manifeste chez les plus petits encore. On a dit le cas du jeune fils d'un de nos confrères qui, le lendemain du raid des Gotha refusait de se coucher, et comme sa mère lui disait : « Si tu n'as rien dit, tu vois bien que la grande vieille jette du sable dans tes yeux », répondit : « Je veux attendre que les Gotha soient passés ! »

Mercredi 13 Mars 1918

Le Rôle des Instituteurs après la Guerre et le Régionalisme

Sans doute l'application des théories du régionalisme, l'effort de renouvellement de la France par la décentralisation la plus large et la plus méthodique est une des questions essentielles d'après la guerre.

Aussi si l'on veut absorber à l'avenir la vie générale de la France par la régionalisation il est impossible que les membres de l'enseignement primaire ne soient pas les coopérateurs principaux de cette vaste et profonde réforme d'autant plus qu'ils sont disséminés également dans toutes les cellules sociales à travers le territoire où la décentralisation jettera une vie nouvelle particulièrement intense.

Si l'école n'est pas en son régionalisme, elle peut le devenir du fait des maîtres avant même de l'être du fait des programmes. L'instituteur n'est-il pas lui-même un régionaliste pratiquant puisque son recrutement régional l'attache au sol du moins aux traditions que de la terre on découvre et pulque son action déborde de l'enseignement dans toute l'activité du village et qu'il exerce une influence que les événements rendent de plus en plus précieuse et de plus en plus profonde.

D'ailleurs, l'école elle-même deviendra davantage une préparation au retour à la vie. On envisage une culture professionnelle adaptée aux besoins de la région. On arrivera sans doute à créer l'école de l'adolescence ouvrière et rurale, à organiser enfin l'enseignement populaire qui assurera la direction rationnelle de l'enfant dans le sens de ses aptitudes, développera le moral au mieux de l'intérêt général comme de l'intérêt individuel de l'enfant. Mais ces perfectionnements, ces compléments nécessaires de l'éducation ne produiront tout leur effet que s'ils sont orientés dans le sens de la région. C'est d'ailleurs ce qu'on démontrera depuis plusieurs années les instituteurs qui ont été les véritables précurseurs du régionalisme.

Il s'agit donc des propagandistes naturels du régionalisme dans l'opinion locale. La région comme ne peut s'accomplir pratiquement ni sans eux, ni contre eux. Il faut faire selon leur vœu le régionalisme pour faire la démocratie et le régionalisme même est une sorte d'intermédiaire pour l'application intégrale des principes fondamentaux de la démocratie.

C'est pourquoi les instituteurs se présentent non pas seulement comme les promoteurs du régionalisme démocratique, mais comme les guides de son application. Ils se trouvent au point d'intersection de toutes les difficultés, c'est à eux donc le rôle civique et social devient par la force des choses de plus en plus considérable qu'il leur appartient d'éclairer dans la vie locale, revivifier les hommes de l'avenir, et de leur enlever.

Ainsi avec leur concours essentiel doit le régionalisme se peut

se passer, s'accomplir dans la démocratie et par la démocratie, une œuvre de prospérité nationale et de progrès social. Tel est le résumé de la conférence que nous fit M. Ernest Charles. Ajoutons que cette conférence était précédée par M. Hennessey, député de la Charente, qui a prononcé une allocution très applaudie.

Mercredi 20 Mars 1918.

Les Grandes Heures de la Guerre

M. Henri Robert, bâtonnier de l'ordre des avocats, est un admirable orateur. Il a fait revivre devant nous la modification incontestable, les grandes heures de la guerre : la mobilisation générale qui fut l'œuvre de Joffre et de Gallieni, la bataille de l'Yser, qui empêcha la crue sur Calais, l'épopée d'Abbeville de Verdun qui restera inoubliablement gravée dans l'histoire des hommes. Henri Robert ne manqua pas de parler des heures réconfortantes que nous ont données les Belges dans leur héroïque résistance de Liège, les Anglais dans leur organisation méthodique et magistrale et enfin les Américains qui nous apportent sous leur drapeau constellé d'étoiles la clé d'or de la victoire. La guerre a été superbe, Henri Robert salua cette victoire prochaine et certaine au milieu d'un tonnerre de bravos et d'acclamations. Toute la salle est debout pour ovationner l'orateur.

Ayons-nous besoin d'ajouter que plus de deux cents personnes n'ont pu s'asseoir faute de place et que plus de deux cents autres ont dû rebrousser chemin.

Mercredi 27 Mars 1918.

Conférences d'Éducation générale

Vendredi 25 Février 1918

Impressions d'Amérique

Tout de plus nombreuses pour entendre la conférence que doit faire M. Ferdinand Buisson et M. René Viviani, ancien président du Conseil, qui préside.

M. Ferdinand Buisson, qui est allé plusieurs fois en Amérique avant la guerre et pendant la guerre — son dernier voyage remonte à quelques mois — déclare qu'il va parler de l'Éducation américaine, de ce qu'il a vu là-bas, des impressions de ces expressions qu'il en a rapportées. Cette conférence, pleine d'aperçus originaux, sera publiée en crépuscule. Elle va être, pour nous, le point de départ de la grande destinée qui attend de la guerre très grand qui lui est imposée, ce peuple, à la suite de circonstances que je n'ai pas à rechercher, avait voulu ajouter l'accomplissement de ses devoirs. Les Américains ont tout fait et ont agi d'après de telle façon que l'Amérique tout entière a compris ce devoir, qui lui est apparu non seulement urgent mais tellement impérieux qu'elle n'avait plus le moyen ni de s'y soustraire, ni de l'ajourner, ni même de l'attendre. Elle a accepté ces sacrifices avec une telle grandeur, avec une telle puissance de générosité, avec une telle volonté — comme l'a dit le Président Wilson — d'aller jusqu'au bout, que nous autres Français, quand nous étions en présence de ces manifestations dont notre Président pourra vous parler mieux que personne, nous avions le sentiment que ce n'était pas seulement une alliance entre eux et nous, que c'était l'union profonde de nos cœurs et de nos esprits qui se trouvait réalisée, par des circonstances dont personne n'aurait pu prévoir les péripéties. Mais aujourd'hui, autant le souvenir de la Fayette est vivace, tant les uns, tant nous, ici, nous éprouvons exactement le même sentiment que les autres ont éprouvé quand la Fayette est arrivé, et de même que la Fayette est allé là-bas pour aider les Américains à faire les États-Unis d'Amérique, de même eux viennent chez nous pour nous aider à faire les États-Unis du monde (Applaudissements prolongés).

M. Viviani prend à son tour la parole et dans ce noble langage qui déchaine les bravos, il a montré que c'est de l'Instruction telle que l'a conçue l'éminent américain qui est sortie l'adhésion à la guerre de nos amis :

Revenons-le : Peut-on rappeler cette grande résolution de conscience qui s'est emparée de l'Amérique tout entière, et qui a fait qu'elle risquerait ses derniers sacrifices en voulant aller « jusqu'au bout » ?

Elle était singulièrement empêchée d'agir, parce qu'elle vivait sous le poids de traditions anciennes dont il est bien difficile à un grand peuple de se débarrasser en un jour. C'était une doctrine bien connue autrefois en Amérique que celle au nom de laquelle on proclamait que l'Amérique ne doit connaître que ses propres affaires, qu'elle est indifférente au reste du monde, et qu'elle est assez vaste et assez grande, connaissant pour ainsi dire dans un cercle si tout se font tous les peuples du monde, pour ne pas s'inquiéter de ce qui se passe sous les autres latitudes. C'était à l'époque où Washington fonde l'indépendance américaine, et surtout après lui, autant qu'on en peut juger.

A ce moment-là, à quel l'Amérique pouvait-elle penser ? L'Europe avait été le foyer démocratique de la France, et elle était de tout temps étouffée par les réactions ; le reste de l'Europe était livré à la monarchie absolue ; et les négociations et les adhésions étaient très difficiles à travers une grande étendue de mer entre une République qui est ce que vous savez et les monarchies.

Bonne nuit, un homme qui sort de l'Université, — je parle de M. Wilson — dont le fort esprit et la forte conscience se sont

aliments aux enseignements de l'Université, qui est armé à la fois de la science juridique et de la science philosophique, cet homme, donc, a merveilleusement compris la manière dont il fallait, dans un pays regarder l'histoire.

Il faut savoir regarder l'histoire, et même, souvent, dans son propre pays, on la regarde très mal ; on en aperçoit les contours, on voit les coups d'éclat, les Révolutions ; on voit les intrigues de partis ou les intrigues des monarchies de l'Europe, et, parce que le regard ne s'élève pas assez, on ne voit pas, pour ainsi dire, ce qu'il y a de mystérieux dans cette évolution qui échappe aux regards. C'est ainsi qu'on envisage aux enfants, quelquefois même aux ouvriers, et ce fut la source de mécontentement — que, par exemple, c'est la prise de la Bastille qui a déterminé la Révolution française. Vraiment, on enseigne l'histoire de façon révolutionnaire.

mentaire ! La prise de la Bastille est un admirable symbole en ce sens que le peuple de Paris s'est précipité là où étaient ceux qui avaient été emprisonnés en vertu de lettres de cachet, symboles mêmes de l'arbitraire. Mais cette prise de la Bastille eût été une révolte sans lendemain si, depuis trois siècles, la bourgeoisie n'avait, en s'emparant des écoles, des offices, par ses médecins et ses avocats, par sa possession, peu à peu, de la vie économique du pays, si, à travers le travail des penseurs, des professeurs, des philosophes, grâce à Montesquieu, à Voltaire, à Diderot, et surtout à Beaumarchais et à Rousseau, elle n'avait aperçu que c'était véritablement la Liberté, si bien que, lorsque l'heure est venue de marcher par les destins, le peuple français était prêt pour saisir — ce qui n'est rien, mais pour regarder toute la réalité du devoir.

C'est la même chose en Amérique. Comment M. Wilson aurait-il pu regarder de loin l'égoïsme mondial et les principes qui dans son cœur, je ne dis pas sans laisser libre cours à sa sentimentalité, mais sans sentir son esprit dans la nécessité de rechercher ce qu'il y avait de mystérieux dans l'évolution américaine.

Puis, c'est le père de la Patrie, le Président Washington, qui vient proclamer que l'indépendance était bonne pour les Américains. Mais, est-ce que, par hasard, l'indépendance, pour un grand trésor qui appartenait à un unique propriétaire pour le transfranchir l'indépendance américaine, on aurait proclamé les qualités Nord et de l'Amérique du Sud, on aurait exhorté pendant six ans le pays, Lincoln serait tombé sous le poignard d'un assassin pour que l'Amérique seule l'édification de tous ces sacrifices héroïques comprenne la logique mystérieuse de l'histoire. Il a bien compris ce qui est la vérité même, et ce qu'il faut toujours répéter, c'est que nous ne sommes pas dans la guerre, ce n'est pas vrai. C'est que, nous la forme matérielle, ce soit la guerre féroce et dure, avec les nations qui donnent, avec les armes qui partent, avec l'égoïsme dans les tranchées, nous sommes dans une révolution humaine : nous sommes dans une révolution où s'affrontent le principe de liberté et le principe d'autorité. Et c'est bien parce qu'il a saisi ceci, parce que c'est, du champ de bataille, la vérité primordiale, parce qu'il a compris que ces deux grandes principes se rencontreraient dans cette France, champion des idées, c'est parce qu'il a senti que, depuis 1789, le monde est dans le travail, depuis les philosophes, les hommes d'action de la Convention qui ont voulu fixer le droit nouveau, c'est bien parce qu'il a compris qu'il ne pouvait pas y avoir de droit national s'il n'y avait un droit humain qui devait avoir la noblesse de s'agrandir jusqu'à devenir le droit de tous, que, par les moyens que vous savez, on a jamais la ferme à manquer, il est solennellement entré dans la guerre aux côtés des Alliés, quelques jours ou du moins quelques mois après l'effusion de son sang, lorsque, avec une si grande noblesse de langage, il a internationalisé la question de l'Alsace-Lorraine — et c'est là le progrès humain accompli dans les esprits le plus grand que l'histoire puisse enregistrer.

Que les Français aient déploré l'acte dont ils ont été les victimes, que la France, vaincue en 1871, après avoir offert la rançon de ses vies transparentes, ait dû accepter la loi du vainqueur, que nous ayons pleuré en regardant la frontière ouverte pour ne pas porter un coup à la paix du monde, que nous ayons renfermé en nous notre grande détresse et notre espérance, que nous ayons senti pendant quarante sept ans notre blessure, soit ! On pouvait dire : Ce sont les Français ; ils ont été amputés de leur terre ; ils ont été amputés de leur âme ; ils se plaignent, ils ont raison. Mais Lloyd George et M. Wilson ont bien montré que c'était la blessure des hommes libres, parce que tant qu'il y aura une Germanie triomphante, tant qu'il y aura le militarisme prussien, il y aura encore l'Alsace-Lorraine dans le monde ; tant qu'il y aura une force d'agression, que Mirabeau, avec ses vœux généraux, avait déjà aperçu, lorsque, donnant la véritable définition de la Prusse, il dit que la guerre lui était une industrie nationale, il y aura des Alsace-Lorraine dans le monde.

Et voilà pourquoi M. Wilson a si noblement et si fermement internationalisé la question de l'Alsace-Lorraine, montrant que, sans doute, sa restitution à la France s'enrichirait par l'Amérique, mais les principes éternels du Droit ; que ce n'était pas seulement notre terre, que ce n'était pas seulement une parcelle de notre âme, une fraction de notre idéal qui avait été atteinte mais que c'était notre idéal, qui se confond avec l'idéal du monde. Et c'est pour cela — voyez combien son esprit chercheur évolue de jour en jour — c'est pour cela qu'il a internationalisé cette question.

Vendredi 1^{er} Mars 1918

L'Éducation véritable de la Jeunesse

Au début de la séance, M. Léon Robelin, secrétaire général de la Ligue qui revient de la manifestation organisée à la Sorbonne, pour commémorer la proclamation des Alsaciens-Lorrains du 1^{er} Mars 1871 à Bordeaux, III, au milieu de l'émotion générale cette proclamation lui donne la parole à 11^h 45 de Saint-Croix.

Le programme d'éducation, pourtant très complet, a toujours laissé dans l'ombre ce qui touche à la vie propre de l'individu, à la connaissance des lois de la reproduction à la préparation à la vie sexuelle, c'est-à-dire à l'un des facteurs les plus importants de la vie humaine.

Une réaction commence à se dessiner. On comprend qu'une éducation qui confond l'ignorance avec la pureté livre les adolescents entraînés de la passion sans les avoir armés contre elle. On sent toute la nécessité de l'éducation sexuelle, mais on se demande à quel âge elle doit commencer, comment elle doit se faire et, enfin, par qui elle doit être faite ?

Pour être résolue de façon satisfaisante, ces questions doivent être étudiées à fond. C'est la personnalité même de l'enfant qui détermine le moment où doit commencer son éducation et, pour que celle-ci soit faite avec tout le tact nécessaire, il est important que les parents y soient préparés longtemps à l'avance. C'est justement cette éducation des parents qui a été négligée et c'est par eux qu'il importe de commencer, si l'on veut préparer pour la France des générations saines et fortes. Il faut, par des cours spéciaux, préparer les futurs instituteurs et institutrices à la délicate mission qui leur incombera, puisque c'est eux qui, à l'école, devront poursuivre l'éducation commencée à la maison.

L'enseignement doit-il être individuel ou collectif ? Il est évident que personne ne peut remplacer la mère pour cette initiation, mais combien peu ont les qualités requises ou le temps nécessaire pour se consacrer elle-même à l'éducation de leurs enfants ! C'est à l'école surtout que celle-ci doit se faire et, pour cela, point n'est besoin d'ajouter au programme. C'est dans l'enseignement de l'histoire naturelle que les éducateurs doivent faire

